



LIVRES/

Les grondements de la montagne

Un huis-clos à sortilèges par Laurence Vilaine

Par **FRÉDÉRIQUE FANCHETTE**

Sur la quatrième de couverture, le mot «mensonge» a l'éclat de cet «or des fous», la pyrite, que collecte le p'tit bossu de *la Géante*. Et quand ce qu'il recouvre surgira, ce sera l'équivalent d'un accident de montagne, un gouffre qui s'ouvre dans ce qu'on croyait être un roman bien balisé, avec ses sept parties numérotées, aux titres ponctuant une marche ou plutôt une filature vers un sommet («la Pierre debout», «le Vestibule du diable», «le Bois noir», «l'Echelle des sept»...). Noële, la narratrice, est aux commandes du livre et aux basques d'une femme de la ville débarquée avec son long manteau et sa pioche sur l'épaule. Ce n'est pas son vrai prénom. Celui-ci s'est perdu avec une petite enfance dans un autre pays, la photo d'une mère morte en couches, la lettre d'un père qui promettait de revenir, jetée au feu. Noële, femme sans âge mais qu'on devine plutôt jeune malgré ses blouses en nylon à ramages gris et ses galoches, habite avec son frère, le collectionneur de pyrite. Celui-ci vit la nuit, ne parle pas mais communique avec l'oiseau petit-duc à la belle saison.

Dans le village, le frère et la sœur ont leur place, elle surtout qui connaît les plantes de la montagne et prépare des onguents et des breuvages pour soigner les vieux.



Mais c'est d'abord la solitude intérieure que connaît Noële, depuis longtemps, depuis l'âge de 7 ans, du jour où elle fut envoyée dans les hauteurs chercher un fagot pour réchauffer sa mère, et revint trop tard. Dans ce huis clos – Laurence Vilaine recrée avec une grande véracité poétique l'atmosphère pleine de sortilèges de la montagne –, le monde extérieur va surgir, celui de la ville, de l'actualité violente, avec la venue de la femme à la pioche et auparavant d'un homme qui lui est lié, Maxim. Il est journaliste, elle est photographe dans des zones de conflit. Il est malade et l'a fuie.

Des lettres sont interceptées. Noële découvre par procuration ce qu'elle n'imaginait pas : ce qu'est l'amour, les déchirements de l'absence, le cri sauvage d'une femme qui mange de la terre au bord d'une tombe. Quand le vent siffle, c'est qu'il y a une sortie pense la narratrice cherchant à quitter le lieu-dit le Bois noir. La juxtaposition du monde villageois et de celui de Maxim va créer des trouées dans la mémoire de la narratrice et susciter une reconquête d'elle-même. A l'ombre de la Géante, la montagne ainsi rebaptisée par une petite fille qui avait juré de ne « *plus jamais [regarder] le ciel* », ce roman sombre se remplit ainsi peu à peu de luminosité. Avec la mise en sommeil peut-être du souvenir de sa première corvée de bois : « *Oui, c'était ça, des torches qui brûlaient le matin, j'avais sept ans et j'allais brûler avec, j'étais seule pour la première fois je crois, et la montagne s'embrasait, j'ai serré les poings, j'ai arrêté de respirer, puis d'un coup sec, j'ai tourné la tête. / Pas de loups. / Non, pas de sorciers, pas de torches. / Seuls mes peurs d'enfant et le soleil qui en se levant mettait le feu au ciel.* » ◆

LAURENCE VILAINE

LA GÉANTE

Zulma, 192 pp, 17,50 € (ebook : 12,99 €),.